

WILLIAM RATCLIFF

TRAGÉDIE

(Janvier 1822)



I

A RODOLPHE CHRISTIANI

D'une main puissante j'ai forcé les portes de fer du
sombre royaume des Esprits, et là j'ai brisé les sept sceaux
mystérieux du livre rouge de l'amour. Ce que j'ai vu dans
les pages éternelles, je l'ai retracé dans le miroir de ce
poème. Mon nom et moi, nous mourrons; mais ce poème
vivra éternellement.

1823.

II

A FRÉDÉRIC MERCKEL

J'ai cherché le suave amour et j'ai trouvé la haine amère,
j'ai soupiré, j'ai maudit, j'ai saigné par mille blessures.

Puis j'ai frayé nuit et jour, en tout bien tout honneur,
avec la canaille humaine. Ces diverses études terminées,
j'ai paisiblement écrit *William Ratcliff*.

Hambourg, 12 avril 1826.

PERSONNAGES

MAC-GRÉGOR, laird écossais.	WILLIE, son fils,
MARIE, sa fille.	ROBIN,)
LE COMTE DOUGLAS, fiancé	DICK,)
de Maria.	BILL,) brigands
WILLIAM RATCLIFF.	JOHN,) et vagabonds.
LESLEY, ami de William.	TADDIE,)
MARGUERITE, nourrice de	BRIGANDS, SERVITEURS, CONVIVÉS
Marie.	DE NOCES.
TOM, aubergiste de voleurs.	

La scène se passe de nos jours dans l'Ecosse du Nord.

Une chambre dans le château de Mac-Grégor. Marguerite est à genoux immobile, dans un coin.

SCÈNE PREMIÈRE

MAC-GRÉGOR, DOUGLAS, MARIE, MARGUERITE.

MAC-GRÉGOR, unissant les mains de Douglas et de Marie.

Vous voilà maintenant mari et femme. Comme vos mains sont unies, ainsi vos cœurs, dans la peine et dans la joie, doivent être unis pour toujours. Deux puissants sacrements, celui de l'Église et celui de l'amour, vous ont liés; une double bénédiction

repose sur vos têtes, et j'y ajoute encore la bénédiction paternelle. (Il pose sa main sur leurs têtes et les bénit.)

DOUGLAS.

Je suis fier, milord, de vous nommer aujourd'hui mon père.

MAC-GRÉGOR.

Et moi bien plus fier encore de vous donner le nom de fils.

Ils s'embrassent.

MARGUERITE, chantant d'une voix saccadée avec l'accent de la folie.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard, Édouard ? »

DOUGLAS, se levant en sursaut et regardant Marguerite avec effroi.

Pour Dieu, milord, quel est ce son aigu, ce son de cristal fêlé ? la voilà qui se met à parler, la muette image...

MAC-GRÉGOR, avec un sourire contraint.

Ne vous en inquiétez pas, c'est la folle Marguerite. Elle appartient au château. Il y a bien des années qu'elle est cataleptique. Les yeux fixes, elle reste souvent agenouillée pendant de longues heures dans la position la plus pénible : puis de temps en temps,

comme une pierre qui pourrait parler, elle se met sans faire aucun mouvement, à piailler quelque vieille chanson...

DOUGLAS.

Pourquoi gardez-vous au château un tel épouvantail?

MAC-GRÉGOR, à voix basse.

Chut! parlez moins haut! elle entend chaque parole... il y a longtemps que je l'aurais congédiée... mais je ne le puis...

MARIE.

Laissez en paix la pauvre bonne Marguerite; contez-moi plutôt quelque nouvelle, Douglas. Quelle est la physionomie de Londres? chez nous, en Écosse, on n'est au courant de rien.

DOUGLAS.

La physionomie de Londres? toujours la même. on court, on se presse, chevaux et voitures parcourent les rues dans tous les sens; tout le jour on dort et la nuit devient le jour. Vauxhalls, routs, pique-niques se disputent la victoire. Drury-Lane et Covent-Garden attirent la foule. L'opéra fait fureur. On échange des banknotes pour des notes de musique, des milliers de voix beuglent le *God save the*

King! les patriotes font de la politique en d'obs-
cures tavernes, souscrivant, parlant, maudissant,
bâillant, et s'enivrant pour le bien de la patrie. Le
rosbif et le pudding fument, le porter mousse,
et le charlatan écrit en souriant son ordonnance.
Gare aux filous, partout où se presse la foule!
les vagabonds vous obsèdent de leurs politesses; les
mendians vous mettent au supplice avec leur air
misérable et leurs lamentations, mais un supplice
bien plus cruel encore, c'est le vêtement incommode,
l'étroit habit à taille de guêpe, le col cravate tout
roide, et ces hautes tours babyloniennes en guise de
chapeaux.

MAC-GRÉGOR.

J'en apprécie mieux mon plaid et ma toque. Vous
avez bien fait de renoncer à ces vêtements de fous.
Un Douglas doit être écossais par l'habit comme par
l'âme, et mon cœur aujourd'hui bondit de joie, quand
je vous vois tous dans notre cher costume national.

MARIE.

Parlez-moi de votre voyage, Douglas.

DOUGLAS.

J'allai en voiture jusqu'à la frontière écossaise.
Cette façon de voyager était pour moi trop lente.

A Old-Jedburgh, je pris un cheval. Je lui donnai de l'éperon, mais j'étais aiguillonné moi-même par les élans de mon cœur. Je ne pensais qu'à vous, Marie, et rapide comme la flèche, à travers bois, à travers monts et plaines, je faisais voler mon cheval. Dans la forêt d'Inverness peu s'en fallut qu'il ne m'arrivât malheur; tandis que je chevauchais, plongé dans mes pensées, piff! paff! je fus éveillé de mes songes par les balles qui me sifflaient aux oreilles; trois brigands se précipitèrent sur moi, la lutte commença. Il pleuvait des coups. Je sus défendre ma vie, mais j'aurais succombé à la fin... Oh! malheur! Marie est toute pâle, elle chancelle, elle tombe...

Marguerite s'élançe et soutient dans ses bras Marie évanouie.

MARGUERITE.

Oh! malheur! ma jolie poupée rose est pâle comme la craie et froide comme la pierre. Oh! malheur!

Moitié chantant, moitié parlant et caressant Marie.

« Poupée mignonne, petite poupée à moi, ouvre tes jolis yeux.

» Petite poupée si fine, je ne veux pas que tu sois froide comme le marbre.

» Je sèmerai des reflets roses sur tes blanches joues. »

MAC-GRÉGOR.

Tais-toi, folle! avec ton langage insensé, tu troubles encore plus sa tête malade...

MARGUERITE, le menaçant du doigt.

Toi? toi? c'est toi qui veux gronder? lave d'abord tes mains, tes mains rouges; tu vas tacher de sang la blanche robe de noces de la petite poupée. Va-t'en, je te donne un bon conseil.

MAC-GRÉGOR, d'un ton inquiet.

La vieille folle extravagante!

MARGUERITE, chantant.

« Poupée mignonne, petite poupée à moi. »

MARIE, reprenant ses sens et s'appuyant sur Marguerite.
Continuez le récit de l'aventure. J'écoute.

DOUGLAS.

Je suis désolé que ce récit... Voici pourtant la fin. Un autre cavalier s'élança au milieu de nous, tomba sur le dos des brigands, et les chargea vigoureusement à grands coups d'estoc. Moi-même, animé d'un nouveau courage, je jouai plus librement de l'épée. Nous mimes ces chiens en fuite. Je voulais

remercier le noble cavalier, mais il me cria : « Je n'ai pas le temps, » et repartit au galop.

MARIE, souriant.

Ah ! Dieu soit loué ! Vous m'avez causé une vive émotion ; maintenant je me sens bien. Conduis-moi, Marguerite ; des amies m'attendent dans la salle.

MARGUERITE, à Mac-Grégor, d'une voix craintive.

Et toi, ne sois pas fâché, la pauvre Marguerite n'est pas toujours folle.

MAC-GRÉGOR.

Allez, nous vous suivons.

Marie et Marguerite sortent.

SCÈNE II

MAC-GRÉGOR, DOUGLAS.

DOUGLAS.

C'est une chose étrange ; Marie est-elle sujette à ces émotions malades ? elle est aujourd'hui d'une faiblesse extrême ; elle pâlit et tremble au moindre bruit...

MAC-GRÉGOR.

Douglas, je ne veux ni ne puis vous cacher ce qui trouble aujourd'hui si fort l'âme de Marie. Pardon-

nez-moi de ne pas vous l'avoir confié plus tôt. Votre courage est téméraire, et le danger que j'ai détourné de vous avec prudence, vous l'eussiez vous-même cherché sans relâche. Vous auriez été impatient de le châtier, le scélérat qui a troublé le repos de Marie.

DOUGLAS.

Qui donc peut menacer le repos de Marie ? parlez !

MAC-GRÉGOR.

Écoutez avec calme cette douloureuse histoire. — Il y a six ans, arriva dans ce château un étudiant voyageur, William Ratcliff d'Edimbourg. J'avais connu son père autrefois, et très-bien même, parfaitement bien ; il s'appelait sir Édouard Ratcliff. J'accueillis donc le fils amicalement, je le reçus sous mon toit et à ma table pendant quinze jours. Il vit Marie, la regarda dans les yeux, l'y regarda beaucoup trop, puis se mit à soupirer, à languir, à gémir... jusqu'à ce que Marie lui déclarât nettement qu'il l'importunait. Il empocha le compliment et partit... Deux années après vint Philippe Macdonald, comte d'Ais, qui brigua la main de Marie et réussit dans sa demande. Au bout de six mois,

toute parée pour la noce, la gracieuse fiancée était devant l'autel... on attendait le fiancé. Nous le cherchâmes partout, dans toutes les chambres, dans la cour, dans l'écurie, dans le jardin... Hélas ! hélas ! on le trouva près du Schwarzenstein, le cadavre de Macdonald.

DOUGLAS.

Quel était le meurtrier ?

MAC-GRÉGOR.

Pendant longtemps, toutes nos recherches furent vaines... Enfin, Marie avoua qu'elle connaissait le meurtrier et fit cette révélation : La nuit qui suivit le meurtre, William Ratcliff était entré tout à coup dans sa chambre à coucher, lui avait montré en riant sa main, sa main encore rouge du sang du fiancé, et lui avait présenté l'anneau de fiançailles de Macdonald avec une gracieuse révérence.

DOUGLAS.

Infamie ! Quel outrage ! et que faites-vous ?

MAC-GRÉGOR.

Je fis ensevelir le cadavre de Macdonald en son propre château, dans le caveau funéraire où reposent ses aïeux, et, sur le lieu du meurtre, je plantai une croix en souvenir éternel. Quant à Ratcliff l'as-

sassin, c'est en vain que je le cherchai. La dernière fois qu'on l'avait vu c'était à Londres, où sa mère étant morte, il dissipait son héritage en débauches effrénées; après cela il n'eut plus d'autres ressources que le jeu, le crédit, et même, selon quelques-uns, le brigandage sur les grandes routes, le brigandage à cheval et à main armée. Depuis cette époque, deux ans s'étaient écoulés, et meurtre et meurtrier étaient presque en oubli, lorsque je vis arriver dans notre château lord Duncan, qui venait me demander la main de ma fille. J'y consentis et je décidai aussi Marie à accepter pour époux ce descendant des rois d'Écosse. Mais, ô malheur! bientôt, toute parée pour la fête, s'approchait de l'autel la fiancée tremblante..., et Duncan était couché mort auprès du Schwarzenstein!

DOUGLAS.

Horrible!

MAC-GRÉGOR.

« Alerte! à cheval! » criai-je à mes gens, et chassant, cherchant de tous côtés, dans les bruyères et dans les champs, au fond des forêts et des ravins, nous y employâmes trois jours, mais en vain; nous ne trouvâmes nulle part les traces du meurtrier...

Hélas! et cette nuit encore, la nuit de ce jour d'épouvante, William Ratcliff se glissa dans la chambre de Marie, se moqua d'elle, et, avec un gracieux salut, lui restitua l'anneau de mariage du fiancé.

DOUGLAS.

Certes, voilà un homme hardi! je voudrais bien le rencontrer.

MAC-GRÉGOR.

C'est lui, je n'en doute pas, que vous avez rencontré déjà dans la forêt d'Inverness. Je suis sûr seulement qu'aucun de mes espions ne l'a aperçu; car j'ai pris mes précautions, cher comte, pour n'avoir pas aussi à inscrire votre nom sur la croix funéraire du Schwarzenstein. (Il sort).

SCÈNE III

DOUGLAS seul.

C'est par finesse que Mac-Gregor m'a caché tout cela jusqu'au jour de la bénédiction nuptiale. Oh! c'est un renard. Je ne serais pas fâché pourtant de me mesurer avec cet insolent qui tourmente toujours Marie avec sa sombre humeur. Il ne n e reti-

40.

rera pas cet anneau du doigt, car là où est mon doigt est aussi ma main. Je n'aime pas Marie et ne suis pas aimé d'elle. Les convenances seules ont scellé aujourd'hui notre union. Mais j'ai de l'amitié pour cette douce créature, et, puisqu'il y a des épines sur son chemin, je serai heureux de l'en débarrasser...

SCÈNE IV

DOUGLAS, LESLEY, enveloppé d'un manteau et regardant avec précaution autour de lui, s'avance vers Douglas.

LESLEY.

Êtes-vous le comte de Douglas?

DOUGLAS.

Oui, c'est moi; que voulez-vous?

LESLEY, lui donnant une lettre.

C'est donc à vous que s'adresse ce joli petit billet.

DOUGLAS, après avoir lu la lettre.

Oui, oui, dites-lui que j'y vais. — Au Schwarzenstein!

Ils sortent tous deux.

Une auberge de brigands. Dans le fond, des hommes étendus à terre et dormant. Une image sainte accrochée à la muraille. On entend le tic-tac d'une pendule. Crépuscule du soir. William Ratcliff est assis, pensif, dans un coin de la chambre. Dans l'autre coin est assis Tom, l'aubergiste, tenant entre ses genoux son petit garçon, Willie.

SCÈNE V

TOM, WILLIE, RATCLIFF, BRIGANDS.

TOM, à voix basse.

Willie, sais-tu dire le *Pater Noster*?

WILLIE, riant et à voix haute.

Aussi bien qu'un juron.

TOM.

Ne parle donc pas si fort. Tu vas me réveiller ces gens qui ont besoin de dormir.

WILLIE.

Faut-il le dire maintenant?

TOM.

Oui, mais pas trop vite.

WILLIE, très-vite

« Notre père qui êtes aux cieus, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-

nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas, (il hésite) ne nous induisez pas..., ne nous induisez pas... »

TOM.

Vois-tu? tu hésites. « Ne nous induisez pas en tentation! » Allons, recommence.

WILLIE, les yeux attachés sur William Ratcliff, il récite d'une voix craintive et troublée.

« Notre père qui êtes aux cieus, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas, (hésitant) ne nous induisez pas... ne nous induisez pas... »

TOM, sévèrement.

« En tentation. »

WILLIE, pleurant.

Père chéri, ordinairement cela me coule de la bouche comme de l'eau, mais celui qui est assis là

(il montre William Ratcliff) me regarde toujours avec des yeux méchants.

TOM.

Ce soir, Willie, tu n'auras pas de poissons, (avec un geste de menace) et si tu me les voles encore dans l'armoire...

WILLIE, pleurant et du même ton avec lequel il a dit le
Pater noster.

« Ne nous induisez pas en tentation ! »

RATCLIFF

Laissez ce bambin tranquille. Moi non plus, jamais je n'ai pu retenir ce passage. (Douloureusement).

« Ne nous induisez pas en tentation ! »

TOM.

Aussi serais-je bien fâché qu'il vous ressemblât un jour, ou à l'un de ceux qui sont là. (Il montre les hommes endormis.) Maintenant, va, Willie.

WILLIE. Il sort, pleurnichant et marmottant ces mots :

« Ne nous induisez pas en tentation ! »

SCÈNE VI

LES MÊMES, excepté WILLIE.

RATCLIFF, souriant.

Comment l'entendez-vous?

TOM.

Je veux que ce soit un bon chrétien et non un gibier de potence comme moi, son père.

RATCLIFF, d'un ton moqueur.

Vous n'êtes pas un si méchant homme.

TOM.

Oui, maintenant, je suis un animal apprivoisé, je vends de la bière, je suis aubergiste, et comme ma maisonnette est gentiment cachée au fond de la forêt, je n'héberge que de grands seigneurs comme vous qui aiment à garder l'incognito, dorment le jour et sortent la nuit. Ordinairement on *loge la nuit*; moi, je loge le jour. Il y eut un temps où j'étais aussi somnambule et m'en allais rêvassant, au clair de lune, (faisant un signe avec ses doigts) dans les maisons et les poches d'autrui. Mais je ne fus jamais un enragé comme ceux-là. (Il montre les voleurs endormis.)

Voyez ce renard. C'est un vrai génie! Il est né avec un irrésistible désir des mouchoirs de poche du prochain. Il vole comme un corbeau. Eh! voyez comme il remue les doigts tout en dormant! Il vole même en rêve. Voyez, voyez, il rit sous cape. Et ce grand diable-là, avec ses longues jambes de sauterelles, il était d'abord ouvrier tailleur; il commença par voler de petits chiffons, puis de grands chiffons, puis bientôt des morceaux de drap. C'est à grand'peine un jour qu'il put échapper au gibet; depuis ce jour, il a des mouvements convulsifs dans les jambes. Voyez-le se débattre! Je parie qu'il rêve d'une échelle comme le père Jacob. Et là, ce gros vieux Robin, voyez un peu comme il est couché tranquillement et comme il ronfle! Et cependant, ah! mon Dieu! il a déjà dix assassinats sur la conscience. Encore si c'était un catholique comme nous et qu'il pût recevoir l'absolution! Mais non; c'est un hérétique, et quand il aura été pendu, il faudra qu'il aille brûler là-bas.

RATCLIFF, il se promène avec agitation par la chambre et regarde sans cesse quelle heure il est.

N'en croyez rien, le vieux Robin ne brûlera pas. Il y a là-haut un jury qui ne ressemble pas à ceux

de la Grande-Bretagne. Robin est un homme; et tout homme est transporté de colère quand il voit les petites âmes, les fripons, se vautrer dans le superflu, reluire de velours et de soie, avaler des huîtres, se baigner dans le vin de champagne, se dorloter dans le lit du docteur Graham, faire retentir les rues du fracas de leurs carrosses dorés, et regarder avec mépris le meurt-de-faim, qui, sa dernière chemise sous le bras, s'en va, trainant le pied et poussant des soupirs, frapper à la porte du mont-de-piété. (Avec un rire amer.) Oh! voyez-les donc, ces gens sages et bien repus, comme ils s'entourent d'un rempart de lois pour éloigner les importuns, les affamés, qui jettent des cris de détresse sous le fardeau de leur misérable vie! Malheur à qui franchit ce rempart! Tout est prêt, juges, bourreaux, et la corde et la potence... Eh bien, il y a parfois des gens qui n'ont pas peur de tout cela.

TOM.

C'était aussi ma manière de voir, et je partageais les hommes en deux nations qui se font une guerre sauvage, d'un côté les repus, de l'autre les affamés. Or, comme j'appartenais à cette dernière classe, j'ai eu plus d'une fois maille à partir avec les repus;

mais je n'ai pas tardé à voir que la lutte était inégale, et peu à peu j'ai quitté le métier. Je suis las de mener cette vie de vagabond, de n'oser regarder personne en face, de fuir la lumière, de ne pouvoir passer auprès d'une potence sans regarder avec inquiétude si par hasard je n'y suis pas accroché, de ne rêver que Botany-Bay, maison de correction, et nécessité de filer de la laine éternellement. En vérité, c'est là une vie de chien. On est traqué comme une bête sauvage à travers les bois et les champs. On prend chaque arbre pour un estafier de la police, et alors même qu'on est assis bien tranquillement dans une chambre bien close, on tremble dès que la porte s'ouvre...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LESLEY. Il entre vivement Ratcliff s'élançant au-devant de lui.

TOUS, reculant, avec effroi.

Jésus!

LESLEY.

Il vient! il vient!

RATCLIFF.

Il vient! à la bonne heure!

TOM, avec inquiétude.

Qui vient? Depuis quelque temps je suis devenu si peureux...

LESLEY.

Rassure-toi et laisse-nous seuls.

TOM, d'un air fin.

Ah! je comprends, vous avez quelque partage à faire.

Il sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, excepté TOM.

RATCLIFF.

Il vient? Je vais le trouver. (Il prend son chapeau et son épée.)

LESLEY, le retenant.

Oh! oh! pas si vite. Il faut d'abord que l'obscurité soit plus profonde. On épie tes mouvements. Les valets de Mac-Grégor sont aux aguets. Pas un enfant qui ne connaisse ta figure; ton signalement a été bien donné. En vérité, dis-moi, que signifie cette plaisanterie? Tu cherches le danger, et encore le

danger, sans utilité aucune. Reviens à Londres avec moi; là tu seras en sûreté. Tu devrais fuir cette contrée dangereuse. On sait que c'est toi qui as si mal accommodé Macdonald et Duncan.

RATCLIFF, avec une dignité hautaine.

Mal accommodé! C'est en duel que sont morts Macdonald et Duncan. Je me suis battu loyalement et je me battrai aussi loyalement avec Douglas.

LESLEY.

Rends-toi l'affaire plus facile. Tu comprends l'italien. (Il fait un geste de bandit). Mais, dis-moi, où donc ce Douglas t'a-t-il barré le chemin? Que t'a-t-il fait? D'où vient ta rancune? Pourquoi cette haine?

RATCLIFF.

Je ne l'ai jamais vu, je ne lui ai jamais parlé, il ne m'a jamais fait aucun mal; je ne le hais point.

LESLEY.

Et tu veux cependant éteindre le flambeau de sa vie. Es-tu fou? Suis-je fou moi-même de te prêter mon aide pour une folie pareille?

RATCLIFF.

Malheur à toi, si tu comprenais ces choses-là! Malheur à l'étui de ton cerveau! Il crèverait bien vite, et à travers les fentes on apercevrait ton dé-

lire! Ta pauvre tête éclaterait comme une coque d'œuf et serait bientôt assez enflée pour remplir le dôme de l'église Saint-Paul.

LESLEY, se palpant la tête avec une inquiétude ironique.

Tu me fais peur. Oh! tais-toi.

RATCLIFF.

Ne t'imagines pas que je sois un de ces tendres héros qui rêvassent au clair de lune, un chasseur d'images qui, entraîné par son propre chien courant, par sa fantaisie vagabonde, galope à travers la nuit et l'enfer, un poète malade de l'estomac, un rimeur poitrinaire qui fait débauche avec les étoiles, qui a des coliques d'émotion lorsque fredonnent les rossignols, qui se construit une échelle de ses soupirs et avec la corde des rimes entrelacées s'accroche lui-même à la colonne de sa gloire.

LESLEY.

Pour cela, je n'hésiterais pas au besoin à l'affirmer par serment.

RATCLIFF.

Et cependant, je l'avoue, — la chose pourra te sembler comique, — il y a des puissances étranges, d'effroyables puissances qui me dominent; il y a des génies ténébreux qui gouvernent ma volonté,

qui m'imposent chacun de mes actes, qui dirigent mon bras, et qui m'entouraient déjà au temps de mon enfance. Oui, tout enfant, lorsque je jouais seul, je voyais souvent deux figures nébuleuses qui étendaient leurs bras nébuleux l'une vers l'autre; elles essayaient de s'embrasser dans un ardent désir d'amour, et, ne pouvant y parvenir, se regardaient avec douleur. Malgré leur aspect aérien et vaporeux, je remarquais pourtant chez l'un des traits fiers et virils défigurés par la souffrance, et chez l'autre la douce beauté d'une femme. Souvent aussi je les voyais en rêve tous les deux et alors je distinguais mieux leurs visages; l'homme nébuleux me regardait avec une tristesse profonde, la femme nébuleuse me regardait avec amour. Mais quand j'allai à l'Université d'Edimbourg, je reçus moins souvent leurs visites, et dans le tourbillon de la vie d'étudiant les pâles figures de mes songes finirent par disparaître. Pendant un voyage à l'époque des vacances, le hasard m'amena ici au château de Mac-Grégor. Je vis Marie. Soudain un éclair traversa mon cœur. C'étaient les traits de la femme nébuleuse, les beaux traits si calmes, si doux, si tendres, qui tant de fois m'avaient souri dans mes rê-

ves. Seulement la joue de Marie n'était pas aussi pâle, l'œil de Marie n'était pas aussi fixe; la joue brillait dans sa fleur, l'œil lançait des rayons; le ciel avait répandu tous les enchantements d'amour sur ce gracieux visage. La Vierge bénie des cieux n'était pas plus belle assurément que sa sœur de nom. Saisi soudain par la fièvre du désir, j'étendis les bras pour l'embrasser... (Une pause.) Je ne sais comment cela se fit, je me vis moi-même dans une glace voisine... J'étais l'homme nébuleux qui étendait ses bras vers la femme nébuleuse. N'était-ce qu'un vain rêve ? Était-ce une illusion de ma fantaisie? Marie jetait sur moi des regards si doux, si tendres, si aimants, si pleins de promesses! Nos regards plongeaient l'un dans l'autre, nos âmes étaient confondues en une seule. O Dieu!... le sombre mystère de ma vie me fut tout à coup dévoilé; je compris le chant des oiseaux, le langage des fleurs, les saluts amoureux des étoiles, le souffle du zéphyre, le murmure de la source et les secrets soupirs de mon cœur. Comme des enfants, nous poussions des cris de joie, nous nous faisons un jeu de nous chercher, de nous trouver dans le jardin, elle me donnait des fleurs, des myrtes, des

boucles de ses cheveux, des baisers. Les baisers, je lui en rendais le double. Enfin, je tombai à genoux devant elle et lui dis les mains jointes : Oh ! parle, Marie, m'aimes-tu ? (Il s'abandonne à ses rêveries.)

LESLEY.

J'aurais voulu te voir Ratcliff; j'aurais voulu voir tes fortes mains pieusement jointes pour la prière, et ton œil étincelant, ton œil sauvage, noyé dans les langueurs du désir; j'aurais voulu entendre les accents amoureux de cette voix qui, sur les grandes routes, retentit si terriblement aux oreilles du riche lord!

RATCLIFF, avec une explosion de fureur.

Maudit serpent ! Elle me regarda avec un effroi singulier, presque à contre cœur, et, me saluant avec malice, elle me répondit froidement : non ! J'entends encore au-dessous de moi des éclats de rire accompagnant ces mots : non ! non ! J'entends encore au-dessus de ma tête soupirer : non ! non ! Et à grand bruit, je l'entends encore, se refermèrent les portes du ciel !

LESLEY.

C'était vraiment infâme et ignoble.

RATCLIFF.

Je quittai le château de Mac-Grégor et je me rendis à Londres. J'espérais, dans le tourbillon de la grande ville, étourdir les angoisses de mon cœur. J'étais mon maître, car j'ai perdu mes parents avant même de les avoir connus. Il réussit mal, fort mal, ce projet d'étourdissement. Le porto, le champagne, tout était inutile; après chaque verre, mon cœur était plus désolé. Ni blonde, ni brune, avec leurs jeux et leurs rires, ne pouvaient emporter ma douleur. Même au pharaon, je ne trouvais pas de repos. Je voyais l'œil de Marie nager sur la table verte, c'était la main de Marie qui me pliait les parolis, et dans l'image de la dame de carreau j'apercevais les traits célestes de son visage! Oh! c'était bien Marie et non une simple carte; c'était Marie, je sentais son haleine. Des yeux, de la main, elle me faisait des signes : oui! disait-elle, et encore : oui! Va, banque! — Au diable allait mon argent, il ne m'en restait que l'amour.

LESLEY, riant.

Ha! ha! alors tu fis sortir ton cheval de l'écurie, tu sautas en selle comme il sied aux chevaliers d'Écosse, et pareil à tes aïeux, tu te mis à vivre sur l'é-

trier. A présent, certes, l'amour est passé. On devient sage quand on chevauche la nuit par le vent et l'orage, qu'on passe auprès d'une potence et qu'on voit là de bons amis dont les jambes vous saluent comme des balanciers.

RATCLIFF.

Ce fut de l'huile sur le feu. Plus ardente s'embrasa en moi la passion qui m'entraînait vers Marie. Je me sentis à l'étroit en Angleterre. Tiré par d'invisibles bras de fer, je revins en Écosse. C'est seulement dans le voisinage de Marie que je dors tranquille, que je respire librement, que mon angoisse diminue, que je me sens à l'aise... Car, écoute mon secret : j'ai juré par la parole du Seigneur, par le maître du ciel et de l'enfer, et une effroyable malédiction a scellé mon serment, j'ai juré que cette main frapperait de mort le téméraire qui oserait embrasser Marie à titre de fiancée. C'est la voix mystérieuse de mon cœur qui a prononcé ce serment. Pour moi, j'obéis en aveugle à cette puissance ténébreuse et je la sens combattre à mes côtés lorsque, croisant le fer avec les prétendants de Marie, je leur prépare un lit de roses au Schwarzenstein.

LESLEY.

Je commence à te comprendre, mais je n'approuve rien de tout cela.

RATCLIFF.

Crois-tu que je l'approuve moi-même? Cette voix seule, cette voix étrangère, qui s'est logée dans ma poitrine, m'approuve en disant : « oui ! » Et, seuls aussi, ces fantômes que je vois en songe m'applaudissent avec des signes de tête... (Jetant un cri.) Jésus, Marie! Là, là, vois-tu! là, là, les figures nébuleuses!

La nuit est devenue sombre. On voit deux fantômes flotter un instant sur la scène et disparaître. — Les bandits et vagabonds couchés au fond du théâtre se sont réveillés au cri perçant de Ratcliff; ils bondissent en s'écriant : *qu'est-ce? qu'y a-t-il?*

LESLEY.

Es-tu fou, Ratcliff? je ne vois rien.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'a-t-il vu? la police?

LESLEY.

Non, juste le contraire : il voit des esprits. (Tous rient.)

ROBIN, avec mauvaise humeur.

Goddam! on ne peut pas prendre un peu de repos, même le jour.

RATCLIFF.

La nuit est sombre, je pars.

LESLEY.

Je vais avec toi.

RATCLIFF.

Je ne le souffrirai pas.

LESLEY.

Seulement jusqu'au Schwarzenstein : peut-être y a-t-il là des gardes apostés.

RATCLIFF.

La peur les aura déjà chassés; ce n'est pas un lieu rassurant, la nuit.

LESLEY.

Adieu, messieurs!

RATCLIFF.

Adieu!

TOUS.

Dieu vous bénisse!

Ratcliff et Lesley sortent.

SCÈNE IX

LES MÊMES, excepté RATCLIFF et LESLEY.

ROBIN.

Goddam! celui-là est ivre, s'il n'est fou.

DICK.

Il a toujours été ainsi, je l'ai connu à Londres. Je le voyais à la taverne Rascal. Il passait souvent de longues heures, le front contracté, assis dans un coin de la salle, et restait là, immobile et muet, regardant la lumière d'un œil fixe. Quelquefois il prenait place au milieu de nous, tout joyeux, et, se mettant à rire, — seulement il riait trop fort, — il racontait des bouffonneries, — seulement des bouffonneries trop lugubres, — et il était joyeux, et il riait aux éclats... Mais tout à coup un mouvement de diabolique ironie tordait sa lèvre supérieure, un cri de douleur sifflait du fond de sa poitrine, il bondissait avec rage, en criant : Jean, mon cheval! Puis, il s'en allait au diable et ne revenait qu'au bout de plusieurs mois. C'est en Écosse, dit-on, qu'il s'en allait de la sorte, galopant jour et nuit.

ROBIN.

Oh! cet homme-là est malade.

DICK.

Qu'est-ce que cela me fait? Portez-vous bien.

Il sort.

BILL.

Il est temps d'aller à l'ouvrage. (Faisant une prière devant l'image sainte.) Protège-moi dans le danger et donne-moi ta bénédiction! (Il sort avec plusieurs autres bandits.)

ROBIN, tenant son poing fermé à la hauteur de son visage.

Mon patron tutélaire, protège-moi dans le danger. (Il sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES. TOM.

Deux vagabonds restent couchés à terre. Tom l'aubergiste se glisse auprès d'eux et vole l'argent de leurs poches.

TOM, d'un air rusé.

Ils ne m'attaqueront pas devant les tribunaux.
(Il sort.)

John et Taddie s'éveillent.

JOHN, bâillant.

Le sommeil est une délicieuse invention!

TADDIE, bâillant.

Viens déjeuner, John.

JOHN.

Déjeuner! Qu'y a-t-il de nouveau?

TADDIE.

Pour sûr, on a pendu aujourd'hui l'ami Riffel.

JOHN.

La potence est une invention détestable.

Ils décampent tous deux.

Contrée sauvage près du Schwarzenstein. Il fait nuit. A gauche, d'énormes masses de rochers et de grands arbres; à droite, un monument en forme de croix. Le vent siffle, on voit deux fantômes blancs qui se tendent les bras avec amour, s'approchent l'un de l'autre, puis s'éloignent, s'approchent encore pour s'éloigner de nouveau, et finissent par disparaître. Ratcliff s'avance.

SCÈNE XI

RATCLIFF, seul.

Hui! Quels sifflements! L'enfer a envoyé ici tous ses fifres. Ce sont eux qui jouent cette musique-là. La lune s'enveloppe de son large plaid et ne laisse tomber à travers ses plis qu'une maigre lumière. Ha! ha! si elle veut s'en envelopper tout à fait, je ne m'y oppose pas. Malgré l'obscurité, l'avalanche n'a pas besoin d'une lanterne pour savoir où elle doit rouler; le fer trouve de lui-même le chemin de

l'aimant; et sans pierre milliaire le glaive éprouvé de Ratcliff trouvera le chemin du cœur de Douglas. Viendra-t-il, ce cher comte? ou bien si l'orage et la peur de gagner un rhume de cerveau, une toux de poitrine, un refroidissement, le retiendront au logis? Il se dit peut-être : ajournons la chose à la nuit prochaine. Ha! ha! et c'est précisément cette nuit-ci qu'il me faut. S'il ne vient pas ici, j'irai le chercher, au château de Mac-Grégor. (Frappant sur son épée.) Voilà une clef qui ouvre toutes les chambres, et j'ai là des amis (mettant la main à ses pistolets fixés dans sa ceinture) qui couvriront ma retraite. (Il prend un des pistolets et le regarde.) Comme il me regarde loyalement! J'aimerais à presser sa bouche contre la mienne, à presser... Oh! après un tel baiser de feu je serais à l'aise et débarrassé de ce mal féroce! (Réfléchissant.) Mais peut-être que dans ce même moment Douglas presserait aussi sa bouche sur la bouche de Marie. Ha! ha! c'est cela même. Voilà pourquoi je ne peux pas mourir. Il me faudrait ensuite sortir chaque nuit de mon tombeau et regarder, ombre impuisante, regarder eu grinçant des dents cet imbécile occupé, comme un dogue avide, à flairer, à contempler bouche béante les charmes de Marie. Je ne

peux pas mourir. Si j'allais au ciel et que par les fentes du céleste rideau il m'arrivât de jeter les regards dans la chambre de Douglas... Je pousserais une telle imprécation que les joues roses des bons petits anges deviendraient toutes pâles, et que, saisis d'effroi, ils sentiraient se glaçer au fond de leurs gosiers le flot insipide et monotone de l'alleluia. Et si je dois être condamné un jour à l'éternel enfer, eh bien ! je veux être un diable, et non pas seulement un pauvre et misérable pécheur.

SCÈNE XII.

RATCLIFF, DOUGLAS.

RATCLIFF.

Chut ! écoutons ! j'entends des pas. (A haute voix.)
Holà ! qui es-tu, toi qui t'approches ? Réponds.

DOUGLAS.

Je connais cette voix. C'est la voix du généreux cavalier qui m'a sauvé l'autre jour des griffes des brigands dans la forêt d'Inverness. (Il s'approche.) Oui, oui, c'est bien vous. Aujourd'hui vous ne m'échap-

perez pas : je pourrai donc vous remercier d'une action si noble,

RATCLIFF.

Oh! point de remerciements. Ce fut de ma part un pur caprice si je vins à votre secours. Ils étaient trois contre vous, c'était trop. S'il n'y en avait eu qu'un seul, je jure que j'aurais suivi mon chemin sans me déranger.

DOUGLAS.

Pourquoi ce ton chagrin? Soyons amis.

RATCLIFF.

Eh bien, soit. Mais en signe d'amitié il faut m'accorder une grâce à l'instant même.

DOUGLAS.

Parlez, je vous appartiens corps et âme.

RATCLIFF.

Mon nouvel ami, veuillez quitter cette place, (en riant) à moins qu'on ne vous appelle le comte de Douglas.

DOUGLAS, déconcerté.

Oui, c'est mon nom.

RATCLIFF.

Quoi? vous êtes le comte de Douglas? (Riant.) Oh! tant pis; alors c'en est déjà fait de cette jolie petite

amitié tout fraîchement cuite au four ; car, sachez-le, monsieur le comte, je me nomme William Ratcliff.

DOUGLAS, avec indignation et tirant son épée.

C'est toi qui es le meurtrier de Macdonald et de Duncan?

RATCLIFF, tirant son épée.

C'est moi, et pour compléter le trio je vous ai donné rendez-vous ici, monsieur le comte.

DOUGLAS, s'élançant sur lui.

Détestable assassin, défends-toi. (Ils se battent.)

RATCLIFF.

Ha! ha! ha! je frappe autant que je peux. Ha! ha! ha!

DOUGLAS, s'arrêtant.

Ne ris pas d'une façon si horrible.

RATCLIFF, riant toujours.

Ce n'est pas moi qui ris, ce sont ces pâles fantômes, là, là...

DOUGLAS.

Ris donc comme tu voudras. Et vous, ombres de Macdonald et de Duncan, protégez-moi! (Ils se battent.)

RATCLIFF.

Diable et enfer! Le spectre de Duncan pare les

coups que je porte. Ne te mêle pas au combat, maudit spectre ferrailleur!

DOUGLAS.

Ha! ha! le coup a porté.

RATCLIFF.

Mort et trahison! Voici maintenant Macdonald par-dessus le marché... C'est trop... trois contre un. (Il recule et se heurte au piédestal du monument.) Ah! malédiction et damnation! Ratcliff est couché à terre... Tuez-moi! tuez-moi! je suis votre plus grand ennemi.

DOUGLAS, froidement.

Vous savez maintenant ce que vaut l'épée de Douglas. Peut-être l'autre jour vous ai-je du la vie; aujourd'hui, c'est vous qui me la devez. Nous sommes quittes. Je crois que vous me connaissez désormais et que cette leçon vous rendra plus sage. (Il s'en va la tête haute.)

SCÈNE VIII

Ratcliff est couché immobile au pied du monument. Le vent mugit avec plus de violence. Les deux fantômes apparaissent, s'approchent l'un de l'autre en étendant les bras, s'éloignent avant d'avoir pu se rencontrer, puis s'évanouissent.

RATCLIFF. Il se lève lentement et comme stupéfait.

Était-ce une voix humaine? était-ce le vent? Un de ces mots qui rendent fou me bourdonne dans l'oreille. N'était-ce qu'un mauvais rêve? Où suis-je donc? Qu'est-ce que cette croix, et qu'y a-t-il dessus? (Il lit l'inscription du monument.) « Le comte Duncan et lord Macdonald ont été assassinés ici par une main maudite. » (Avec emportement.) Ce n'est pas un rêve. Je suis au Schwarzenstein, et je suis vaincu, bafoué, méprisé! Des vents moqueurs, en ricanant, me sifflent ces mots à l'oreille : le voilà l'homme fort, le titanique esprit, qui se moque des hommes et des lois de la Grande-Bretagne, qui ose braver le ciel même... Seulement, il ne peut empêcher le comte de Douglas de reposer cette nuit dans les bras de sa bien-aimée et de lui raconter en riant que ce ver de terre appelé William Ratcliff se tordait aux pieds

du Schwarzenstein, se tordait misérablement sur le sol, et que le pied de Douglas ne l'a pas écrasé, dans la crainte de se salir. (Avec une explosion de rage.) O sorcières damnées, infernales sorcières, ne riez pas si horriblement, ne me montrez pas ainsi au doigt d'un air moqueur! Sinon, je lance ces rochers sur vos têtes hideuses, je déracine les forêts de pins de l'Écosse pour en fouetter vos jaunes échinés, et avec mon pied, comme avec un pilon, je broie le noir poison de vos corps desséchés et maudits! Vent du nord, crève et déchire le monde! Éclate, ô voûte des cieux, et écrase-moi! Terre, couvre-toi de ténèbres et engloutis-moi! (D'une voix moitié farouche, moitié craintive, et qui finit par prendre un accent mystérieux.) Maudite doublure de ma personne, homme-nuage, ne me regarde pas ainsi en écarquillant les yeux; tes yeux sucent mon sang, tu m'engourdis, tu verses de l'eau glacée dans mes veines brûlantes, tu me transformes, moi aussi, en un spectre nocturne... Tu me fais signe d'aller là-bas? Avec ton long bras nuageux tu me fais signe d'aller là-bas? Faut-il? Marie? la blanche colombe? du sang? faut-il?... Holà! Qui vient de parler? Ce n'était pas le vent. Je dois enlever Marie? Oui.. dis-tu? Soit! je suis

prêt, ma volonté est de fer et elle est encore plus puissante que Dieu et diable. (Il s'élançe hors de la scène.)

Château de Mac-Grégor. Une chambre éclairée; dans le fond, au milieu, un cabinet fermé par des rideaux. On entend se perdre dans le lointain les sons d'une musique de bal et des rires de jeunes filles. Entrent Marie en robe de fête et Marguerite.

SCÈNE XIV

MARIE, MARGUERITE.

MARIE.

Ah! Dieu! je suis toute tremblante...

MARGUERITE.

C'est ton corset qui te gêne. Viens ici, que je te déshabille, chère mignonne. (Elle aide Marie à se déshabiller.)

MARIE.

J'ai un serrement de cœur.

MARGUERITE.

Chère mignonne, le comte Douglas est un homme charmant.

MARIE, avec un rire joyeux.

Oh! certes, et gai, et facile à vivre, l'excellent homme!

MARGUERITE.

Mignonne est-elle aussi amoureuse?

MARIE.

Amoureuse? amoureuse? Oh! cela est stupide. Il suffit qu'on puisse se supporter.

MARGUERITE.

On n'a pas toujours parlé ainsi. Lorsque William Ratcliff...

MARIE, lui fermant la bouche avec un mouvement de frayeur.

Oh! je t'en prie, je t'en prie, ne prononce pas ce nom funeste. Il fait nuit, il est tard.

MARGUERITE.

Mignonne était amoureuse.

MARIE.

Oh! non. Au commencement, il paraissait doux comme un agneau, et puis il me semblait que je connaissais sa figure, le son de sa voix était une mélodie, son haleine sur ma joue était un baume suave, ses yeux me regardaient gaiement avec une tendresse pieuse. Mais soudain (elle frissonne) il prit l'air d'un spectre, tout pâle, tout roide, tout hideux, tout sanglant, le visage menaçant et farouche comme s'il voulait m'assassiner... Il ressemblait presque à cet homme nébuleux qui souvent dans

mes songes étend vers moi ses bras et me regarde si longtemps avec une tendresse sinistre jusqu'à ce que je me transforme aussi en figure aérienne et que j'étende vers lui mes bras nébuleux.

MARGUERITE.

Tu es absolument comme ta pauvre mère; elle aussi elle se fâchait, et cependant elle était amoureuse comme une chatte, follement amoureuse de Ratcliff.

MARIE.

Comment? de Ratcliff?

MARGUERITE.

D'Édouard Ratcliff, père de William Ratcliff... Oh! elle était si jolie, ta mère, si jolie! On l'appelait Belle-Betty. Les boucles de ses cheveux étaient comme de l'or pur, ses mains étaient comme du marbre, ses yeux... Oh! Édouard Ratcliff les connaissait bien; il y regardait tout le jour, il y plongeait les siens jusqu'à les y noyer... Puis elle chantait comme un rossignol, et quand, assise au foyer, elle entonnait la chanson : « Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard, Édouard? » La cuisinière restait là pétrifiée et le rôti brûlait chaque

fois... Ah! Dieu! je voudrais n'avoir jamais appris cette odieuse chanson. (Elle pleure.)

MARIE.

O chère Marguerite, conte-moi cela.

MARGUERITE.

Belle-Betty, ta mère, était seule un jour et chantait : « Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard? Édouard? » Tout à coup Édouard Ratcliff s'élança dans la chambre et continua sur le même ton, d'un air de défi : « J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! » Belle-Betty fut saisie d'une telle horreur qu'elle jura de ne plus le revoir jamais, ce pauvre sauvage d'Édouard; afin de le punir plus cruellement encore, elle épousa ton père. Édouard Ratcliff devint fou de rage, et pour montrer qu'il pouvait aisément se passer de Belle-Betty, il se maria de son côté, — pure bravade de désespoir, — avec Jenny, fille de lord Campbell. William Ratcliff est le fruit de cette union insensée.

MARIE.

Pauvre mère!

MARGUERITE.

Belle-Betty était une capricieuse créature. Pendant toute une année, elle ne prononça pas une

seule fois le nom de Ratcliff. Mais quand revint le mois d'octobre, un jour, — c'était juste, à ce que je crois, le jour de fête de Ratcliff, — elle me demanda comme par hasard : « Marguerite, n'as-tu aucune nouvelle d'Édouard? — Oh! lui dis-je, il a épousé Jenny Campbell. — Jenny Campbell! » s'écria Belle-Betty, et elle devint pâle, puis rouge, et se mit à pleurer amèrement... Précisément à ce moment là je te tenais au sein, Marie, — tu avais trois mois alors, — et tu te mis à pleurer aussi... Alors, pour sécher les larmes de la belle Betty, je lui racontai qu'Édouard ne pouvait se détacher d'elle, qu'on le voyait jour et nuit rôder autour du château, qu'on le voyait étendre ses bras avec transport vers la fenêtre de Marie... « Oh! il y a longtemps que je le sais! » s'écria-t-elle en riant; et s'élançant à la fenêtre elle tendit ses bras du côté d'Édouard... Ce fut un malheur; Mac-Gregor la vit, le jaloux Mac-Gregor, ton père... (Elle s'arrête effrayée.)

MARIE.

Eh bien, ensuite? continue ton récit!

MARGUERITE.

Eh bien, c'est fini.

MARIE.

Continue donc.

MARGUERITE.

Eh bien, le lendemain matin, au pied de la vieille muraille du château, on trouva le cadavre sanglant d'Édouard Ratcliff.

MARIE.

Et ma pauvre mère?

MARGUERITE.

Elle mourut de frayeur trois jours après.

MARIE.

Oh! c'est horrible!

MARGUERITE, avec le ton froid et sardonique de la folie.

Si tu avais vu toi-même avec tes doux yeux, mignonne, comme Ratcliff était couché auprès de la muraille du château... Hu! hu! Cette image sanglante est collée à mon cerveau; et comme je sais qui l'a tué, comme je ne puis le dire à personne, comme je suis folle, hu! hu! je ne puis dormir et je vois partout Édouard Ratcliff; pâle, sanglant, les yeux fixes, le regard acéré comme la pointe d'un poignard, partout je le vois s'avancer à pas lents, l'index levé en l'air à la façon des spectres...

SCÈNE XV

LES MÊMES, RATCLIFF, pâle, défait, couvert de sang.

MARGUERITE, poussant un cri sauvage.

Jésus! Marie! le spectre d'Édouard Ratcliff! (Elle se blottit dans un coin de la chambre et y reste assise, roide et immobile.)

MARIE, criant.

Horreur! M'apportes-tu l'anneau de Douglas?

RATCLIFF, avec un rire amer.

Le carrousel est fini, la course des bagues est close. J'ai enfilé deux anneaux, le troisième n'a pas voulu se laisser prendre, et je suis tombé par terre du haut du cheval de bois.

MARIE, prenant tout à coup un ton timide et familier.

William! William! tu saignes. Viens, je banderai ta blessure. (Elle déchire sa blanche robe de nocés.) Dieu! où suis-je? Méchant William... Non, tu es Édouard, et moi, moi, je suis Belle-Betty,.. Ta pauvre tête est tout en sang et la mienne toute troublée... Je ne sais ce que je fais... Viens! si tu m'aimes, agenouille-toi, (Elle veut bander ses blessures.)

RATCLIFF, se précipitant à ses pieds, et d'une voix qui exprime
à la fois la souffrance et l'amour.

Est-ce un rêve qui m'abuse? Suis-je bien à genoux devant Marie? A genoux à ses pieds? O pieds mignons, n'êtes-vous pas de ces nuages que le délire enfante et qui s'évanouissent quand je veux les saisir?

MARIE, cherchant à le calmer et lui entourant la tête de son voile.

Ne remue pas. Le sang se colle à ta belle chevelure d'or. Reste bien en repos, ou je vais être aussi toute couverte de sang. Si tu demeures tranquille, je t'embrasserai sur les yeux. (Elle l'embrasse.)

RATCLIFF.

Ah! ce baiser a chassé les ténèbres de mes yeux. Je reverrai le soleil... Marie!

MARIE, comme s'éveillant d'un rêve.

Marie! Tu es donc William Ratcliff? (Se couvrant les yeux de sa main.) Oh! que cela est triste! (Frissonnant.) Va-t'en! va-t'en.

RATCLIFF, se levant tout à coup et l'enveloppant de ses bras.

Non, je ne céderai point cette place. Je t'aime, Marie, et toi tu aimes William. (D'un ton confidentiel.) Tu me l'as dit souvent dans tes rêves. Sais-tu combien nous nous ressemblons? Regarde ce miroir.

(Il la conduit vers une glace et lui montre leurs deux images.) Tes traits sont plus beaux, plus nobles, plus purs que les miens, ce sont pourtant les mêmes. Sur tes lèvres flotte la même fierté, le même dédain que sur les miennes. Des deux côtés aussi même insouciance. Dis-moi donc un seul mot.

MARIE, se débattant.

Laisse-moi! laisse-moi!

RATCLIFF.

Entends-tu? ta voix a le même son que la mienne, un son plus doux seulement. Le bleu foncé de l'œil est le même chez nous deux, chez toi seulement l'éclat en est plus vif. Donne-moi ta main. (Il prend sa main et la compare avec la sienne.) Vois-tu les mêmes lignes? (Avec effroi.) Vois! la ligne de la vie est aussi courte ici et là.

MARIE.

Oh! laisse-moi, William, et sauve-toi! sauve-toi! Pas une minute à perdre, ils vont venir...

RATCLIFF.

Oui, tu as raison, il faut fuir. Viens, suis-moi, mon amour. Viens, suis-moi. Mon cheval est sellé, le cheval le plus rapide qu'il y ait dans toute l'É-

COSSE. (Il tire son épée.) Mon épée va nous frayer le chemin. Vois comme elle étincelle! Écoute!

MARGUERITE, chantant avec l'accent de la folie.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang, Édouard? Édouard? — J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! »

RATCLIFF.

Qui a prononcé cette parole de sang? Est-ce le hibou qui se cramponne à la fenêtre? Est-ce le vent qui siffle dans la cheminée? Est-ce là pâle sorcière qui se tapit dans ce coin? Oui, c'est elle; son corps est roide comme le marbre, mais du fond de sa poitrine s'exhale ce chant voilé... « Je dois tuer ma bien-aimée, » dit-elle. (Dans le paroxysme de la douleur.) Oui, je sens qu'il le faut.

MARIE.

Ton œil roule épouvantable... ton haleine brûle... ton délire envahit mon âme... Laisse-moi! laisse-moi!

RATCLIFF.

Oh! ne te débats point, ma chérie. La mort est si douce! Je t'emmènerai dans le beau pays dont nous avons rêvé tant de fois! Viens, ma chérie!

MARIE, s'arrachant de ses bras.

Va-t'en! va-t'en! si Douglas te rencontre ici...

RATCLIFF, éclatant de rage.

Nom maudit! mot d'ordre de la mort! Un Dieu même ne saurait te disputer à moi. Tu m'appartiens. (Il veut la frapper de son épée.)

MARIE, se réfugiant dans le cabinet.

William! tu veux m'assassiner!

RATCLIFF, la poursuivant derrière la scène.

Tu m'appartiens. Marie est à moi.

On entend la voix de Marie : « William!... au secours!...
William! »

MARGUERITE, chantant.

« J'ai tué ma bien-aimée, ma bien-aimée si belle! »

Les deux fantômes apparaissent venant des deux cotés opposés de la scène, ils se placent à l'entrée du cabinet, étendent les bras l'un vers l'autre et disparaissent au moment où William en sort.

RATCLIFF, s'élançant hors du cabinet, son épée ensanglantée à la main.

Arrête! arrête! spectre de moi-même, ne tente pas de m'échapper! C'est toi, pâle fantôme, qui as commis le meurtre; ta main nébuleuse est rouge de sang; viens te battre avec moi, tu as assassiné Marie.

SCÈNE XVI

MARGUERITE, RATCLIFF, MAC-GRÉGOR. Il accourt,
l'épée nue à la main.

MAC-GRÉGOR.

On a crié au secours... (Apercevant Ratcliff.) Ah! c'est
toi que je trouve ici, scélérat, odieux meurtrier,
destructeur de mon repos...

RATCLIFF, avec un éclat de rire sauvage.

Oui, c'est moi. Et toi aussi, tu m'es odieux. Je
ne sais pas pourquoi, mais tu m'es odieux, et j'ai
soif de ton sang.

Ils se précipitent l'un sur l'autre et se battent.

MAC-GRÉGOR.

Scélérat!

RATCLIFF.

Ha! ha! ha!

MARGUERITE, chantant.

« Pourquoi ton épée est-elle rouge de sang,
Édouard, Édouard? »

MAC-GRÉGOR, tombant.

Maudite chanson! (Il meurt.)

RATCLIFF, épuisé.

Le venimeux serpent est mort. Je me sens le cœur soulagé. Je jouis de l'avant-goût du repos. Marie est à moi. Ma tâche est terminée. J'arrive, Marie. (Il entre dans le cabinet d'où l'on entend sa voix.) Me voici, ma douce et blanche bien-aimée Marie.

Un coup de feu retentit dans le cabinet. Les deux spectres paraissent des deux côtés de la scène, se précipitent dans les bras l'un de l'autre, se tiennent étroitement embrassés, puis s'évanouissent. On entend des cris, des voix confuses.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DOUGLAS, CONVIVES, SERVITEURS, dans
une attitude consternée.

UN DOMESTIQUE.

Jésus! Marie! voilà le noble maître couché dans son sang!

VOIX NOMBREUSES.

Mac-Grégor.

DOUGLAS.

Mort! le noble laird est mort! Qu'on cherche l'assassin! qu'on ferme les portes du château!

MARGUERITE. Elle se lève lentement, s'approche du cadavre de Mac-Grégor et dit avec l'accent de la folie :

Hé! hé! ainsi sanglant, et pâle, et mort, était

couché aussi Édouard Ratcliff près de la muraille du château. Le méchant Mac-Grégor, dans sa fureur, avait assassiné Édouard Ratcliff. (Pleurant.) Ce n'est pas moi qui ai commis ce crime, je l'ai connu seulement, et celui-ci (montrant le cadavre de Mac-Grégor) c'est William Ratcliff qui l'a tué. Maintenant William Ratcliff a trouvé enfin le repos. Il dort auprès de Marie... Ne l'éveillez pas. (Elle se dirige vers le cabinet en marchant sur la pointe des pieds, et soulève le rideau. On aperçoit les cadavres de Marie et de William Ratcliff.)

TOUS.

Horrible!

MARGUERITE, avec un rire de joie.

Ils ont presque l'air d'Édouard et de Belle-Betty.

112

Wiederholung

Die erste Hälfte des Buches enthält die Geschichte der Stadt Düsseldorf von ihrer Gründung bis zur Mitte des 17. Jahrhunderts. Die zweite Hälfte enthält die Geschichte der Stadt von der Mitte des 17. Jahrhunderts bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts.

Die Geschichte der Stadt Düsseldorf ist eine Geschichte der Kämpfe und Siege. Die Stadt wurde im Jahre 1064 gegründet und hat seitdem eine wechselvolle Geschichte erlebt. Im Jahre 1381 wurde die Stadt durch die Hussiten zerstört. Im Jahre 1581 wurde die Stadt durch die Spanier zerstört. Im Jahre 1629 wurde die Stadt durch die Schweden zerstört. Im Jahre 1794 wurde die Stadt durch die Franzosen zerstört.

Die Geschichte der Stadt Düsseldorf ist eine Geschichte der Kämpfe und Siege. Die Stadt wurde im Jahre 1064 gegründet und hat seitdem eine wechselvolle Geschichte erlebt. Im Jahre 1381 wurde die Stadt durch die Hussiten zerstört. Im Jahre 1581 wurde die Stadt durch die Spanier zerstört. Im Jahre 1629 wurde die Stadt durch die Schweden zerstört. Im Jahre 1794 wurde die Stadt durch die Franzosen zerstört.